L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 21 JUILLET 1887. 60me Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI 21 JUILLET 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édité de 10 cts la ligne, voir la 4e page.

La Louisiane à l'Exposition Internationale de Chicago.

Il doit s'ouvrir, le 7 septembre prochain, à Chicago, une grande Exposition Agricole Internationale (International Fair). Les préparatifs sont considérables et les édifices destinés à recevoir les produits, immenses. On compte sur la participation de plus d'un million de fermiers de l'Ouest. C'est, près des sources du Mississippi, un concours qui rappelle celui dont nous avons été témoins, ici, près de son embouchure, en 1884, et qui avait été préparé par le gouvernement de Washington—la plus admirable exhibition, suivant nous, qu'on ait jamais faite des ressources agricoles et industrielles d'un pays. On n'y trouvait pas le luxe que déploient, généralement, dans ces circonstances, certaines contrées européennes, notamment la France, qui excelle en ce genre de spectacles, mais, sous sa forme un peu rustique, la vue panoramique n'en était que plus saisissante. Dans l'espace de quelques acres, on pouvait se faire une idée exacte des richesses naturelles de la Grande République Américaine, classées par ordre d'Etats. Nous n'attendons pas, de l'Exhibition de Chicago, une combinaison aussi heureuse, une division aussi parfaite, un ensemble aussi complet, des proportions aussi irréprochables. Le caractère de la prochaine Foire sera plus agricole qu'industriel, et le chiffre d'un million d'exposants—tous fermiers—qu'on nous annonce, nous en fait deviner, d'avance, la physionomie.

Raison de plus pour que la Louisiane, essentiellement agricole elle-même, y prenne une plus large part. Quoi que l'on puisse penser des Expositions régionales, nationales ou universelles, elles sont devenues un besoin de l'époque; elles rendent aux peuples, aux contrées diverses, les mêmes services que les annonces de la Presse aux particuliers, commerçants ou industriels.

Il faut convenir que la Louisiane n'a guère abusé de l'un ni de l'autre de ces deux moyens de publicité. Si nos ressources agricoles sont un peu connues, nous le devons, en grande partie, à quelques fermiers du sud-ouest de l'Etat. Or, ces fermiers sont des étrangers venus, depuis peu de temps, s'établir dans cette région; aussi est-ce cette partie de la Louisiane qui attire les immigrants, qui se peuple et se fertilise.

Nous sommes justement fier s de notre Exposition de 1884, malgré sa fin lamentable en 1886, mais nous ne pouvons nous en attribuer la paternité. L'idée nous est venue d'ailleurs; elle est sortie du cerveau du président de l'Association Nationale des Planteurs Cotonniers, du col. Morehead. Beaucoup d'entre nous n'en voulaient pas entendre parler, dans les commencements. C'est, pourtant de là qu'est sorti le mouvement qui a détourné le flot de l'immigration, de l'Ouest vers le Sud; qui a déterminé le peuplement du sud-ouest de la Louisiane par des milliers de fermiers de l'Iowa, du Michigan, du Minnesota. Avant l'ouverture de l'Exposition, on pouvait douter de sa toute-puissante influence; c'était une nouveauté; à ce titre seul, elle devait être l'objet des critiques, des attaques d'une certaine classe de la population, qui, heureusement, diminue de jour en jour et mourra, les yeux obstinément tournés vers le passé, et sans jamais avoir voulu les reporter sur l'avenir. Aujourd'hui, l'expérience faite—et elle a été on ne peut plus concluante—il n'est plus permis de nier les conséquences bienfaisantes d'un grand concours agricole et industriel. Demandez ce qu'il en pense à l'Alabama qui lui doit ses étonnants progrès et les prodiges qui se sont accomplis, depuis lors, à Birmingham.

Il est possible que la Nouvelle-Orléans elle-même n'en ait pas bénéficié. A qui la faute? N'est-elle pas, sous les yeux, la preuve évidente des richesses acquises par d'autres villes appartenant, comme elle, au Sud, et placées absolument dans la même situation, par le développement dans leur sein des industries manufacturières? Pourquoi s'est-elle obstinée à ne pas suivre l'exemple qu'on lui donnait, à ne pas marcher sur les traces des autres centres de population qui l'avaient devancée dans la voie du progrès?

Il n'en est pas de même de nos campagnes, qui ont su profiter des enseignements que leur donnait l'Exposition. Nos habitants nous sont arrivés, sans arrière-pensée, sans parti pris, animés des meilleures intentions, guidés uniquement par leur bon sens et leur désir de bien faire, disposés à changer leur façon de travailler si la nécessité en leur était démontrée. Ils ont examiné, jugé, ils ont admis, de bonne foi, ce qu'il y avait de mieux, de supérieur dans les procédés, dans les produits qu'on exposait sous leurs yeux, et ils se sont mis, dès le lendemain, à l'œuvre. C'est de cette époque que date l'application générale, dans nos paroisses, de la variété des cultures; c'est à partir de ce jour que l'on s'est adonné à l'élevage dans bon nombre d'entre elles.

La preuve est donc faite; il n'y a plus à y revenir. Une autre exposition est à la veille de s'ouvrir à Chicago. Notre commissaire d'immigration—l'hon. Wm H. Harris—ne pouvait manquer de faire appel à nos planteurs, à nos fermiers—petits et grands; de leur demander de participer activement à ce grand concours agricole. Il s'est entendu avec son collègue—le commissaire de l'agriculture, le major T. J. Bird. Toutes les facilités possibles seront accordées aux exposants.

Si nous en croyons la circulaire que nous avons sous les yeux, il n'y aura de transport à payer, pour les articles, que depuis l'habitation de l'exposant jusqu'à la Nouvelle-Orléans; à partir de là, tout sera expédié gratis.

Le but du commissaire Harris étant d'activer l'immigration des fermiers du Nord en Louisiane, le Bureau d'agriculture se propose d'envoyer, à Chicago, une énorme quantité de brochures donnant un exposé complet des richesses minérales et agricoles de l'Etat. La circulaire invite, avec beaucoup de raison, chaque paroisse à en faire autant pour son compte, de façon que le fermier du Nord ou le visiteur puisse se faire une idée exacte de nos ressources de toutes sortes. Il va sans dire que l'on compte, avant tout, sur des envois de spécimens de minerai, de bois, de cotou, de sucre, de tabac, de graine, de légumes, de fruits—surtout de ces deux derniers produits qui ne sont pas assez connus au dehors et dont on se fera une haute idée dans l'Ouest, dès qu'on les aura vus, dès qu'on les aura goûtés. Jamais plus belle occasion ne se présentera de développer, parmi nous, le commerce d'exportation des primeurs, dans lequel nous devrions tenir le premier rang, et où nous nous laissons distancer par d'autres Etats moins favorisés que le nôtre, sous le double rapport du climat et du sol.

Il s'est passé, dernièrement, dit-on, dans le conseil municipal de San Francisco, une scène qui nous a profondément attristés. Si elle est vraie, elle donne une pauvre idée de l'opinion qu'on a de nous, au loin. Il s'agissait d'une amélioration dont la capitale de la Californie a, paraît-il, le plus urgent besoin. Comme on lui faisait une vive opposition, un des défenseurs de la mesure s'écria: "Si cela continue ainsi, vous finirez par être cotés après la Nile-Orléans."

Il y a de l'exagération dans ce sarcasme; en tout cas, il ne peut s'appliquer à nos campagnes qui font preuve, depuis quelques années, de beaucoup d'énergie et d'un grand esprit d'initiative. Voici, pour elles, une occasion de le prouver, à la face de l'Union; qu'elles ne la laissent pas échapper.

LOUISIANE.

(Correspondance de l'ABEILLE.)

Natchitoches, Lne., 15 juillet 1887.

Messieurs les éditeurs.

Les pluies torrentielles de la saison menacent nos récoltes. On parle, vaguement il est vrai, des chenilles; mais elles ont fait leur apparition sur divers points. Le mal n'est pas sans remède, si on surveille activement leur progrès; mais, considérant la saison déjà arriérée, les craintes sont vives et assez fondées. Par contre, la récolte de maïs, aujourd'hui assurée, dépasse toutes les espérances.

Enfin, avec une persévérance et des efforts louables de la part de quelques citoyens, toujours en tête lorsqu'il s'agit du bien public, le *chemin de fer des Natchitoches* est un fait accompli. Les travailleurs réparent les anciens travaux; les traverses, adjugées à M. S. Nelken, sont, en partie, faites et transportées sur les lieux; les cars et plateaux sont en voie de construction à la Nouvelle-Orléans; mille tonnes de rails en acier sont commandés par le président de la compagnie, le général Behan, qui a passé un contrat à New York. Nous nous réjouissons des résultats accomplis; mais le dernier mot de cette entreprise n'est pas dit; il serait imprudent de révéler les projets de ceux qui ont si résolument accepté les lourdes charges qu'elle entraîne.

Une compagnie est formée pour une fabrique de glace; une autre est en voie de formation pour l'huile de coton, et, bientôt, surgiront beaucoup d'autres industries que chacun étudie avec soin. Natchitoches redeviendra ce centre de commerce dont elle était si fière, autrefois; mais il faudra encore déployer beaucoup d'énergie, afin de lutter contre la concurrence.

Depuis quelque temps, il nous est venu des étrangers. Ils ont examiné, avec soin, nos terres, nos récoltes, et étudié les ressources du pays. Ils sont unanimes dans leur décision et promettent de nous revenir sous peu en vue d'achats importants. Nos possesseurs de terres doivent se prémunir contre toute idée de spéculation, et placer leurs propriétés à la portée de ceux qui ont l'intention de s'établir parmi eux. En agissant contrairement à ce principe, ils éloigneront l'immigration, sans aucun avantage pour la contrée.

Le 4 juillet, fête américaine, et le 14 juillet, fête française, n'ont amené aucune démonstration dans nos deux populations. L'intempérie de la saison a, sans doute, refroidi l'amour de la patrie. Chacun a fêté, du mieux qu'il a pu, ces deux époques si mémorables.

La politique semble se ranimer en vue des prochaines élections. Les émissaires tâtent silencieusement le terrain. Les candidats promettent de surgir en phalanges serrées, mais rien, jusqu'à présent, n'indique le favori. Il y a encore du temps, et peut-être qu'à la réunion des vétérans, laquelle aura lieu, dans notre ville, en août prochain, verrons-nous un mouvement qui coupera le nœud gordien. Cette fête attirera, sans doute, un nombre considérable de visiteurs, et les préparatifs ne laissent rien à désirer. Tous les comités sont à l'œuvre. Votre ville nous enverra-t-elle une délégation? Espérons-le.

Agréez, etc.,

L. D.

Le *Bulletin*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 16 juillet:

Depuis notre dernier numéro, le temps a été on ne peut plus favorable aux produits de la terre. Les pluies quotidiennes ont cessé et la perspective est splendide. Le maïs est en pleine maturation; le rendement en sera extrêmement abondant. Le coton est, aussi, fort beau et les récoltes de moindre importance promettent tout autant.

Le riz est magnifique, il n'y a plus rien à craindre de ce côté; il y a assez d'eau dans les coulées et les étangs pour faire les irrigations.

—A Haasville, les pluies continuent. Les planteurs cotonniers sont anxieux de voir le temps se remettre; ils ont grand besoin de débarrasser leurs champs des herbes de toutes sortes qui les encombrent.

Hier, nous avons eu un ciel encore brumeux, mais les nuages noirs venaient du Nord, ce qui est un bon signe.

La canne est en très bon état; elle promet un beau rendement.

Nous avons ici de superbes plants de pêchers. Tout cela promet beaucoup pour l'avenir.

Si les pluies ne s'arrêtent pas, le maïs, semé en dernier lieu, continuera à pousser médiocrement. Chose remarquable! malgré cette poussée exagérée, les épis sont bien formés et pleins.

L'*Entreprise*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 16 juillet:

M. Oscar Durand, près de St-Martinville, a un magnifique champ de 80 acres de cannes. M. Alb. Delliac nous en a apporté un spécimen, lundi. La tige avait plus de trois pieds de nœuds rouges; elle avait un poids énorme et sa circonférence était de cinq pouces un quart.

—Nous avons vu, exposée à la pharmacie de M. James A. Lee, une betterave du poids de sept livres et demie; elle a poussé chez M. D. Landreth; elle était parfaitement saine et juteuse.

—Marié, M. John Gebert à Mlle Anna Lee, fille de M. James A. Lee.

Le *Revier*, Morgan City, paroisse Ste-Marie, du 16 juillet:

La ramie est connue comme donnant la meilleure des fibres. On a, maintenant, d'excellentes machines à décortiquer, et une compagnie de New York est sur le point d'établir une fabrique à la Nouvelle-Orléans. Pourquoi pas à Morgan City? C'est la meilleure région pour la culture de cette plante textile. L'eau ne l'attaque pas. Un acre produit aisément un revenu annuel de $100. Le coût de l'opération de la décortication ne s'élève pas au-delà d'un demi cent par livre. On la cultive facilement; on peut en faire trois récoltes par an. Le même plant est bon pour une quinzaine d'années.

Voilà, pour les propriétaires de petits coins de terre, une très belle occasion de les mettre en profit et d'en tirer un gros bénéfice.

Le *Démocrate*, Thibodeaux, paroisse Lafourche, du 16 juillet:

Durant les dernières semaines, nous avons eu des pluies abondantes, trop abondantes hélas! Jointes à la chaleur torride que nous subissons, elles ont développé, dans nos champs et nos jardins, une végétation anormale d'herbes malfaisantes, dont ne sait comment se défaire le malheureux jardinier. Le coco s'en donne à cœur joie, et nos légumes sont positivement noyés dans un océan de verdure.

—On s'attend, tous les jours, à voir la baisse du bayou s'accentuer de façon à rendre impossible la navigation à vapeur; aussi est-ce avec satisfaction que nous apprenons que M. C. C. Williams se propose d'organiser, à Thibodaux, un service de chalands qui rendra de grands services au commerce de la ville et aux habitants des environs.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St-Landry, du 19 juillet:

Le sol venait à peine de se dessécher assez pour permettre un labourage, quand une autre pluie est tombée, mardi dernier et a arrêté tous les travaux. Nous pouvons affirmer que, dans les environs de notre localité, le coton est encombré, nous dirions volontiers, étouffé par les mauvaises herbes. Si le temps ne se remet pas au beau, il faudra abandonner une partie de la récolte pour sauver le reste. Nous commençons à manquer de vieux fourrage, mais le maïs nouveau va y suppléer amplement.

—Décédé chez le capitaine A. Burleigh, à Bellevue, M. L. L. Clarey, à l'âge de 43 ans.

Les finances en Allemagne.

Nous détachons, d'une correspondance particulière adressée, de Berlin, 2 juillet, à la *République Française*, et que le grand journal de Paris a publiée dans son numéro du 6, le passage suivant qui a trait à la dette et aux emprunts de l'Allemagne:

"Pour la première fois depuis la guerre de 1870-71, l'empire allemand émet un emprunt par voie de souscription. C'est le 5 juillet que le public sera admis à donner son argent contre des titres rapportant 3 1/2 0/0. On ne néglige rien dans nos cercles financiers et gouvernementaux pour assurer un éclatant succès à cette opération. Quinze grosses banques reçoivent les souscriptions. Jusqu'ici l'empire faisait placer ses emprunts sur le marché par l'intermédiaire de la Banque d'Etat; mais l'écoulement des titres ne pouvait se faire que lentement et comme, aujourd'hui, les besoins du Trésor sont pressants, on a dû recourir à l'émission publique.

"La dette de l'Empire est en train de s'augmenter rapidement. Les milliards français avaient permis jadis de rembourser tous les emprunts de la Confédération et, jusqu'en 1887, de couvrir les dépenses extraordinaires et les déficits. A cette date, "la bénédiction idéale des cinq milliards" (comme l'appelait un orateur) avait cessé et il fallut recourir aux ressources intérieures. Presque annuellement on commença à emprunter pour construire des chemins de fer en Alsace-Lorraine, des cuirassés et des ports pour la marine, de nouvelles casernes pour l'armée, etc. Un premier emprunt de 82 millions de marks eut lieu en 1877: puis en continue par 101 millions en 1878, 68 millions en 1879, 38 millions en 1880, 64 millions en 1881, 29 millions en 1882, 28 en 1883, 40 en 1884, 42 1/2 en 1885, 35 3/4 en 1886.

"Cette année-ci, la bouchée est plus grosse. Le Reichstag a accordé un emprunt de 226,904,970 marks, dont 191 millions [125 millions de francs] vont être immédiatement émis. Il s'agit, avec cette somme, de payer l'annuité des traités nécessités par l'entrée de Hambourg et Brême dans le Zollverein; l'annuité du canal des deux mers; le déficit de 1887-1888 [45 millions de marks]; enfin 172 millions pour des buts militaires. On estime que la dette de l'empire s'élèvera à la fin de septembre à environ 540 millions de marks. Il est vrai qu'il y a depuis 1871 dans la cour de Julius, à Spandau, une somme en or de 120 millions de marks; mais c'est le trésor de guerre et on ne peut y toucher en temps de paix.

"Quant à la Prusse, dont les besoins financiers sont encore plus grands que ceux de l'empire, elle aura besoin d'émettre cette année environ 160 millions de marks de Consolidés 3 1/2 0/0. On suppose qu'elle recourra, elle aussi, pour la première fois depuis 1868, à une émission publique.

"Ces opérations financières ont un peu effrayé le marché par leur importance, car, quelque peine que la Bourse de Berlin se donne pour prendre la première place en Europe, on n'y est pas habitué aux émissions de cette taille.

"C'est peut-être pour cela que la presse officieuse, d'un bout à l'autre de l'empire, commence une campagne contre les emprunts russes. Il y a en Allemagne pour plus de deux milliards de valeurs russes.

"La polémique de la presse officieuse a aussi pour but d'enrayer ou de paralyser les efforts du nouvel ambassadeur russe des finances, qui a pris une série de mesures destinées à faire relever le cours du rouble. C'est une revanche en même temps contre les derniers ukases protectionnistes. La presse libérale berlinoise fait remarquer que ces mêmes journaux conservateurs qui parlent aujourd'hui de la banqueroute probable de la Russie recommandaient il y a deux ans des valeurs russes et en favorisaient le placement dans l'empire allemand. Aujourd'hui Berlin est avec Amsterdam le plus gros marché des papiers russes. Les attaques des officieux allemands, sur un point où la Russie est particulièrement sensible, auront leur contre-coup à Pétersbourg, et ne sont pas faites pour amener ce rapprochement si désiré, il y quelque temps, entre les deux cabinets du Nord. C'est un symptôme."

Alsace-Lorraine.

Le *Temps* du 8 juillet:

MM. Monerod et Eicher, employés de la maison Schaeffer, Lalance et Cie, ont reçu mardi dernier l'ordre de quitter dans un bref délai le territoire de l'Alsace-Lorraine.

M. Eicher avait été impliqué dans l'affaire de la Ligue des patriotes; il avait été arrêté et avait subi pendant quelques semaines la peine de l'emprisonnement préventif.

Le *Temps* du 9:

Par arrêté du gouverneur d'Alsace-Lorraine, l'emploi de la langue française, qui était toléré jusqu'à présent dans les débats et les jugements des justices de paix dans certaines localités de la Lorraine et au tribunal de commerce de de Metz, est interdit.

La police d'Epinig a arrêté, dans la journée du 6 juillet, cinq jeunes gens, les nommés Alphonse Müller, Joseph Müller, Théodore Hohwiller, Paul Zœpfel et Alphonse Marco, âgés de vingt à vingt-trois ans et originaires de Dambach. Ils sont inculpés d'avoir chanté, le 26 juin, à Châtenois, une chanson qui se terminait par le refrain: "Nous ne voulons pas être Prussiens."

Dans la soirée du 6 juillet, ces cinq jeunes gens ont été conduits à Colmar et écroués à la prison de cette ville.

Le 6 juillet a été entrepris, dans la circonscription du 15e corps d'armée et sous la direction du général de Rosenberg, commandant de la 30e brigade de cavalerie, un voyage d'instruction de la cavalerie qui durera jusqu'au 17 juillet.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

L'ITALIE ET L'EXPOSITION DE 1889. —Dans sa troisième séance, tenue à Rome, le comité indépendant italien pour l'Exposition de 1889 a arrêté les idées principales d'un appel à adresser au pays et aux chambres de commerce. Le président, M. Villa, a fait connaître les nouvelles adhésions individuelles ou corporatives reçues par le comité au cours de la semaine. Nous relevons les noms du prince Sciarra, député; Alfieri, sénateur; MM. Nicotera, San Donato et Guiccciardini, députés, Tullo Massarini, sénateur et ancien membre du jury des beaux-arts à l'Exposition de 1878.

Le sénateur Massarini a applaudi "à la pensée et à l'intention de stimuler le concours libre du pays à l'intention de stimuler le concours libre du pays à l'Exposition de 1889, convoquée par une nation amie et touchant nos frontières, qui s'apprête à célébrer dignement par la compétition pacifique et féconde du travail une date ineffaçable dans les fastes de la liberté." A cette lettre est jointe une souscription de 1,000 fr.

Les premières adhésions de chambres de commerce sont celles de Palerme, Turin et Milan. Cette dernière s'est constituée en comité régional.

M. Villa a communiqué à l'assemblée que, d'après son estimation, il suffira d'une somme de deux millions environ pour assurer une digne représentation de l'Italie à Paris.

Le gouvernement joindra ses démarches à celles du comité pour obtenir des compagnies de chemin de fer les plus grandes facilités pour le transport des marchandises et le voyage des exposants.

La Société des viticulteurs italiens s'est réunie sous la présidence du député Berti et a décidé d'organiser à Paris une exposition des meilleurs vins italiens dans la section d'alimentation de l'Exposition universelle.

LES SAUVETEURS DE LA SEINE.—La société des sauveteurs de la Seine, France, dont la réunion annuelle a eu lieu, le 3 juillet, à Paris, compte aujourd'hui 3,195 membres. Depuis 1870, les sociétaires ont noyé 5,285 sauvetages, et les récompenses consistant en croix de la Légion d'honneur, médailles d'or, d'argent et de bronze s'élèvent au chiffre de 1,982.

149,481 fr. 30 cent. ont été accordés à titre de secours; il reste en caisse 142,000 fr.

Voici les noms des principaux lauréats.

Grand diplôme d'honneur: M. le colonel Couston.

Première médaille d'or: M. le commandant Traub, pour sa belle conduite lors du naufrage de la *Champagne*.

La Folie.

Un avoué me racontait hier sa visite à une maison de santé où il allait réclamer une cliente séquestrée à tort depuis deux ou trois ans. Il se présente, muni d'un jugement en règle, et réclame Mme de X....

—Qu'allez-vous en faire? demande le docteur.

—Ma cliente désire retourner chez elle, en Normandie. Je vais la conduire au train et elle fera le voyage avec sa femme de chambre.

Le docteur hocha la tête.

—Le voyage sera bien fatigant pour elle.

—Comptez-vous pour rien, fit observer l'avoué, le plaisir de se retrouver en liberté, maîtresse de ses actes? Mais quoi qu'il puisse arriver, je ne suis pas venu ici pour causer. Voici le jugement, veuillez faire appeler Mme de X....

Le médecin sonna; un domestique parut.

—Faites vite donner une dernière douche à Mme de X....

—Mais pas du tout, s'écria l'avoué. Mme de X.... n'est plus en votre pouvoir. Je la réclame à l'instant même.

L'aliéniste poussa un profond soupir et demanda:—Où allons-nous la faire dîner?

—Elle dînera où elle voudra.... Au restaurant de la gare, par exemple.

—Laissez-la dîner ici encore une fois!

—Non, monsieur. J'ai une voiture à la porte. Mme de X.... va y monter avec ses bagages et je l'emmène.

Il fallut bien s'exécuter. Mme de X... donnait des signes non équivoques de sa satisfaction. Elle prit place au fond du fiacre et, au moment où l'avoué allait y monter, le médecin le tira par la manche.

—Pardon, encore un mot....

Et, se penchant à l'oreille de l'officier ministériel, il lui dit d'un ton alarmé:

—Prenez bien garde.... En entrant ici, elle avait un revolver—et on ne sait pas ce qu'il est devenu!

L'avoué ne se laissa pas intimider et Mme de X.... fut enfin délivrée.

Un autre pensionnaire d'une fabrique de feus avait aussi obtenu un jugement qui ordonnait sa mise en liberté.

Quand il manifesta l'intention de sortir, l'aubergiste de la Faculté de Paris lui dit:

—Pardon, il y a appel du jugement. Nous attendrons la décision de la cour.

—Mon cher docteur, dit le pensionnaire, vous pouvez me laisser sortir nonobstant appel. Faites-moi cette grâce. Vous savez bien que je n'ai pas l'intention de fuir à l'étranger.

—Peu m'importe, répondit l'aliéniste. Nous sommes tombés sur des juges d'une honnêteté exceptionnelle. Nous avons la chance de trouver moins bien en appel.... En tout cas, vous êtes mon pensionnaire pour trois mois encore.

—Voyons, dit le fou contesté, un pensionnaire de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait?

Et il ajouta d'un ton câlin:

—Laissez-moi n'en aller, et je vous enverrai des pensionnaires!

Le docteur lui tapa familièrement sur l'épaule en disant avec enjouement:

—Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*.

Dans un certain milieu social, le certificat de folie remplace avantageusement l'assassinat. Le paysan tue celui dont il veut hériter, le riche citadin le fait enfermer comme fou; le résultat est de même.

D'autre part, nous sommes entourés d'aliénés qui n'attendent que le moment propice pour se déclarer.

Vous rappelez-vous un procès célèbre qui fut jugé à Munich en 1867? Le comte Chorinsky était accusé d'empoisonnement sur la personne de sa femme. Au cours des débats, les plus illustres aliénistes de l'Allemagne concluaient à la responsabilité du sujet; un seul contradicteur, le docteur Morel, directeur de l'asile Saint-Yon, à Rouen, appelé par la défense, assurait que le comte était fou.

Le président de la cour, irrité de l'assurance du médecin français, lui dit avec aigreur:

—Mais enfin, monsieur, jusqu'ici le comte Chorinsky n'a par donné de marques certaines d'aliénation mentale, et nous nous demandons sur quoi vous pouvez établir votre diagnostic?

Avant de répondre à la question du président, le docteur Morel demanda à la Cour de vouloir bien discuter, en sa présence, les actes qui lui seraient reprochés sous l'empire de préoccupations résultant de son état maladif. Cet état peut lui laisser des périodes de lucidité, mais il marche à une catastrophe que son internement va précipiter. Avant un an, il mourra dans un accès de folie furieuse.

Je vois errer sur vos lèvres, monsieur le président, ajouta l'aliéniste, un sourire d'incrédulité. J'ai besoin de déclarer que nous ne sommes pas les maîtres de nos facultés mentales; et moi qui vous parle, j'ai calculé que l'atmosphère que je respire dans les salles de la folie doit m'être fatal et que, avant trois ans, je succomberai au mal que je vois et dont je calcule la marche sans pouvoir l'entraver.

Mon contradicteur et collègue de Berlin, qui nie cette Chorinsky l'embryon de la folie furieuse qui l'emportera, est lui-même menacé d'une catastrophe qui précédera de quelques jours celle qui doit m'emporter; et vous, monsieur le président, vous avez pris au sérieux de ces longs débats le germe d'un mal dont vous refusez d'accorder le bénéfice à l'accusé d'aujourd'hui!

Après cette déposition, les aliénistes allemands, les juges et les jurés furent convaincus qu'il y avait bien un fou à l'audience, mais que ce fou était le médecin de l'asile Saint-Yon, à Rouen.

Chorinsky fut condamné à Ingolstad où, un an après, dans une crise de folie furieuse, il se brisa la tête contre la muraille de son cachot.

Quelques mois après, le président de la Cour de Munich se jeta par la fenêtre dans un accès de fièvre chaude et se brisa la tête sur le pavé.

Le docteur Lindmann, de Berlin, qui avait été le contradicteur du docteur Morel, se pendait dans la maison de santé dont il était directeur. Enfin, en 1870, à la nouvelle de nos désastres, le docteur Morel devenait fou et succombait au bout de peu de jours à la crise qu'il avait prévue.

AURÉLIEN SCHOLL.

LA GARDE DU CANAL DE SUEZ.—Si une puissance méditerranéenne devait être chargée de la garde du canal de Suez, cette puissance—dit le *Journal des Débats*—ne pourrait être que l'Espagne. Il est vrai que l'Espagne n'est pas neutralisée par les traités, mais elle est neutre par sa propre volonté et par sa situation géographique. Elle n'a jamais montré la moindre velléité de se mêler aux querelles du reste de l'Europe, et elle ne recherche même pas le rang de grande puissance, auquel lui donnerait un droit incontestable sa glorieuse histoire et la valeur de ses soldats. La neutralité de l'Espagne est certainement plus garantie que celle de la Belgique et de la Suisse, parce qu'il serait difficile de la violer, et que, au besoin, elle aurait la force et le courage de la défendre. On a vu l'Allemagne elle-même reculer devant un conflit avec les Espagnols, et heureuse d'avoir trouvé la médiation du Pape pour sortir de l'impasse où elle s'était un peu légèrement engagée.

Les troupes espagnoles sont les seules troupes chrétiennes dont la permanence aux abords du canal de Suez ou sur les bords du Nil peut être acceptée unanimement comme une garantie de paix durable.

FRANCE ET PORTUGAL.—Le Sénat de France a voté, le 1er juillet, la convention avec le Portugal délimitant exactement les possessions françaises et celles du Portugal sur la côte occidentale d'Afrique.

Ainsi prendront fin des conflits inévitables et incessants qui, fréquemment, donnaient lieu à des échanges d'explications acrimonieuses pour des faits dénués de toute importance.

Le Portugal possède, comme on sait, sur la côte occidentale d'Afrique, dans l'hémisphère austral, les territoires d'Angola et de Benguela, et à 2500 kilomètres à l'Est, sur la côte orientale, le territoire de Mozambique, par la même latitude sud. La France promet de ne rien entreprendre sur les pays qui s'étendent entre les deux colonies portugaises de l'ouest et de l'est de l'Afrique.

Inauguration de la statue du Père Captier, en France.

Le 3 juillet, a eu lieu, à Arcueil, l'inauguration de la statue du P. Captier, fondateur de l'école Albert-le-Grand, tué le 26 mai 1871 à la Butte-aux-Cailles avec les pères, les sœurs et les serviteurs de son établissement.

Né à Tarare (Rhône), en 1829, d'une famille de magistrats, le père Captier conçut, avec des maîtres et des élèves d'Oullins, où il avait fait ses études, l'idée première du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique dont le premier noviciat fut ouvert en 1852.

En 1857, à vingt-huit ans, le P. Captier fut nommé supérieur du collège d'Oullins. En 1863, après la mort de son illustre maître et ami le P. Lacordaire, le P. Captier vint établir à Arcueil, dans l'ancienne maison de Berthollet, un collège sous le nom d'Albert-le-Grand.

C'est là qu'il fut arrêté le 19 mai 1871.

Un mandat de la Commune signifiait à tous les membres de la communauté d'avoir à se mettre à la disposition des délégués. Le 25 mai, ils furent dirigés sur la mairie des Gobelins et internés dans la prison disciplinaire du 9e secteur. En route, le P. Reuscelin, qui assistait hier à la cérémonie, put s'échapper. Le 26 mai, à quatre heures de l'après-midi, on les fit défiler dans l'impasse qui précède la prison. Alors retentit le commandement: "Sortez un à un dans la rue!" Le P. Captier se tourna à demi vers ses compagnons: "Allons, dit-il, mes amis, pour le bon Dieu!" et il tomba le premier, frappé mortellement.

C'est ce moment suprême qu'a évoqué le sculpteur, M. Bonassieux, membre de l'Institut, compatriote et ami de la victime. Le père Captier, dans sa robe blanche de dominicain, est tombé sur le côté gauche; il lève le bras droit dans un geste qui bénit. La statue en marbre repose sur un socle de granit, au milieu d'une pelouse, dans le lieu dit parc du Tombeau

En face de la pelouse, sous les arbres, une tente avait été dressée où ont pris place M. Thomas, archevêque de Rouen, primat de Normandie; les dominicains, dans leur costume; MM. Depeyre, ancien ministre; Chesnelong et Clémont, sénateurs. Devant l'estrade, le bataillon des élèves de l'école, armés de chassepots, leur orphéon et leur fanfare, et près de cinq à six cents invités.

Après avoir béni la statue et l'avoir dépouillée des drapeaux tricolores qui la tenaient voilée, M. Thomas a prononcé le panégyrique du père Captier.

Le prélat a paraphrasé les dernières paroles du P. Captier, paroles qui sont reproduites sur le socle de sa statue: "Allons, mes amis, pour le bon Dieu." "Ces mots, dit l'archevêque de Rouen, sont tout le secret de la vie et de la mort du martyr que nous célébrons aujourd'hui."

Il a montré le P. Captier "amant du progrès et de la liberté, de tout ce qui est grand, noble et généreux," amateur éclairé des lettres et des arts.

Après de courtes allocutions de M. Odent, président du conseil d'administration de l'école, et du père Ligonnet, vicaire général de l'ordre, les élèves ont chanté une cantate composée pour la circonstance; puis les assistants se sont formés en cortège et se sont dirigés vers une autre partie de l'établissement, dans une sorte de petit bois où avait été dressé, sous une tente, un autel à la Vierge. Là, M. Thomas a dit le "Salut."

Le soir, un banquet a réuni tous les invités, parmi lesquels figuraient nombre de saint-cyriens et de polytechniciens anciens élèves de l'école.

DÉPART DE JERSEY, DU COMTE DE PARIS.—On télégraphie, de Jersey, 6 juillet, au *Gaulois de Paris*:

"Monsieur le Comte de Paris s'est embarqué, ce matin, à sept heures et demie, pour Southampton, sur le steamer *Ella*. Son départ a été imposant.

"Malgré l'heure matinale et bien qu'il eût exprimé le désir de partir incognito, plus de cinq cents personnes se pressaient sur le mêle. A sept heures, Monseigneur est arrivé de Sommerville-House. Aussitôt, toutes les têtes se sont découvertes, et chacun s'est respectueusement approché du Prince.

"Monseigneur s'est entretenu familièrement avec toutes les personnes qui se trouvaient près de lui et leur a serré les mains, se déclarant très satisfait de son séjour à Jersey et très confiant dans le prochain triomphe des conservateurs. Il s'est entretenu un peu plus longuement avec le duc d'Audiffret-Pasquier, le prince de Broglie et M. Porteu.

"Le temps était superbe, la mer merveilleuse, et Monseigneur dit en se retournant et en montrant ce spectacle au cercle formé autour de lui:

"—Tout nous sourit!

"Puis il ajouta:

"—Je vous recommande de serrer vos rangs, de rester unis et de travailler sans relâche au triomphe des conservateurs."

De quelle nature est l'accident qui motive le traitement auquel le baron Seillière est actuellement soumis dans une maison de santé? L'opinion n'est pas encore fixée à cet égard.

Dame! il y a des cas de folie si bizarres!

Tenez, il n'y a pas bien longtemps, on voyait, à la Salpêtrière, une ex-actrice des Variétés encore assez jeune et assez jolie. Elle raisonnait sur tout avec beaucoup de bon sens; mais, quand on lui parlait de sa camarade X...., elle tombait dans des accès de rage inouïs.

—Que vous a-t-elle donc fait, cette X....? lui demandai-je.

—Monsieur, elle m'a pris mes.... mollets!

—Vraiment?

—Oui, elle me les a volés!

Et la pauvre folle ajouta:

—Je ne me fâcherais pas pour si peu. Du moment que ces siens étaient défectueux. Mais ce qu'il y a de plus affreux pour moi qu'ainsi si réservée, c'est qu'elle les montre à tout le monde!

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

Héros et Héroïnes.—Il est peu de personnes qui souffrent physiquement sans jamais exhaler de plaintes. Vous est-il arrivé de connaître quelque héros ou héroïne au teint jaune, dont l'origine du mal serait attribuée avec raison, par l'œil le moins expérimenté, à un trouble au foie, et qui ne se serait jamais plaint très sérieusement du douleur au côté droit, et qui n'aurait pas éprouvé de symptômes de dyspepsie, de maux de tête. Bien certainement vous n'avez jamais rencontré cette personne, car si elle existait c'est qu'elle n'aurait jamais fait usage de "Hostetter's Stomach Bitters." Pour purifier le sang de toute bile, fortifier le travail de secrétion des organes, rétablir la régularité du fonctionnement des intestins, aider la digestion, rien comme efficacité n'égale cet incomparable tonique. Les affections dites "Maladies" rationnelles invariablement l'activité du foie, des reins, de la rate se guérissent avec ce remède. C'est un apéritif souverain.

Pour la débilité générale, l'émaciation, la phthisie, le Scott's Emulsion d'huile de foie de morue avec hypophosphites est un remède sûr et une nourriture précieuse. Il excite l'appétit, cal